

Recherches sociographiques



Le Nord-Ouest québécois, un carrefour d'influences culturelles: de la frontière à la région

Odette Vincent

Volume 37, Number 3, 1996

Dynamiques territoriales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057073ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057073ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vincent, O. (1996). Le Nord-Ouest québécois, un carrefour d'influences culturelles: de la frontière à la région. *Recherches sociographiques*, 37(3), 559–578. <https://doi.org/10.7202/057073ar>

Article abstract

In the broad debate concerning the construction of a more or less homogeneous Quebec culture, the north-western region (Abitibi-Temiscamingue) presents some original aspects. It is not a question of doubting its belonging to Quebec as a whole, but rather of defining its particular forms of attachment. Abitibi-Temiscamingue had in its pioneering stage a hybrid, mixed profile characterized by its proximity to English-speaking Ontario and the ethnic diversity of its founding populations. Even though there are many links with southern Quebec, the region has from the outset had problems of communication with the rest of Quebec. This distance and the feeling of remoteness that is still typically present in the minds of the region's residents is thus not purely symbolic; it has taken root through a gradual evolution of the physical attachment to the rest of Quebec. The examination of certain characteristics of sociocultural life during the pioneering period and a summary analysis of recent cultural production allow the author to underline the particular dynamic of the cultural landscape of the northwestern part of Quebec and its contributions to Quebec's cultural life.

LE NORD-OUEST QUÉBÉCOIS, UN CARREFOUR D'INFLUENCES CULTURELLES: DE LA FRONTIÈRE À LA RÉGION*

Odette VINCENT

Dans le vaste débat entourant la construction d'une culture québécoise plus ou moins homogène, la région du nord-ouest (Abitibi-Témiscamingue) présente des aspects originaux. Non pas qu'il faille douter de son appartenance au grand tout québécois mais plutôt qu'on doive préciser ses façons particulières de s'y rattacher. L'Abitibi-Témiscamingue offre à la période pionnière un visage hybride, métissé, caractérisé par sa proximité avec l'Ontario anglais et la diversité ethnique de ses populations fondatrices. Même si des liens multiples la rattachent au Québec méridional, elle éprouve dès le début des difficultés de communication avec le reste du Québec. Cette distance et le sentiment d'éloignement qui caractérise encore l'imaginaire témiscabibien n'est donc pas que symbolique, il trouve son origine dans une lente évolution du rattachement physique au reste du Québec.

L'examen de certaines caractéristiques de la vie socioculturelle à l'époque pionnière et une analyse sommaire de la production culturelle récente permettent de mettre en lumière la dynamique particulière du paysage culturel du Nord-Ouest et ses apports à la vie culturelle québécoise.

De nombreux débats entourent la notion même de « région » et encore davantage celle de « région culturelle » (HARVEY, 1994, 1995). Les expressions voisines d'es-

* Les matériaux nécessaires à la préparation de cet article proviennent des recherches effectuées pour la rédaction d'un chapitre synthèse dans *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue* (VINCENT, 1995a). Sincères remerciements à Carole Deschamps et Sylvain Beaupré pour leur aide lors de la collecte des données de base. Merci également à Fernand Harvey et Marc-André Lessard de leur lecture attentive d'une première version.

pace culturel régional, de culture régionale, de culture en région, de milieu culturel en région sont tour à tour discutées et utilisées pour tenter de montrer l'existence d'une culture québécoise moins homogène qu'il n'y paraît à première vue. L'interrogation tire son origine de l'inadéquation d'une vision qui, se voulant uniforme, a eu tendance à occulter tous les éléments discordants ou hétérogènes, comme autant de brouillages des filiations complexes reliant les Québécois d'aujourd'hui aux ancêtres français (LANTHIER et ROUSSEAU, 1992). La diversité de la culture québécoise, dans ses expressions et ses manifestations, exige qu'on l'étudie de plusieurs façons et sur plusieurs fronts.

La question est complexe et bien des pistes sont possibles (BOUCHARD et COURVILLE, 1992; HARVEY, 1994). De nombreuses recherches se sont orientées vers l'étude de la dichotomie culture savante-culture populaire. Les approches sociologique et ethnologique, quant à elles, ont longtemps privilégié l'étude des traditions paysannes à partir des rituels et de leur distanciation graduelle par rapport au modèle français. Pour notre part, nous adoptons une démarche basée sur l'espace comme lieu d'observation de pratiques culturelles prises dans leur sens le plus restreint¹. Cet espace, c'est celui d'une région, définie comme une entité socio-territoriale dynamique, dont l'expérience historique a favorisé le développement d'une identité polymorphe, une région frontalière à plus d'un titre, située à l'ouest et au nord du territoire québécois, et par conséquent, à la fois proche et différente du Québec méridional, un espace culturel soumis à de multiples influences que nous tenterons de préciser. Longtemps identifié par sa localisation dans l'espace québécois, le Nord-Ouest est maintenant désigné par le régionyme Abitibi-Témiscamingue. Par rapport à l'histoire du Québec, c'est une région relativement «jeune», dite périphérique, excentrique, marginale, fragile.

On éprouve un certain malaise face aux espaces restreints, exigus (PARÉ, 1994), régionaux, à cause de la connotation péjorative ou réductrice qui s'y rattache. Dans sa réflexion sur les «petites cultures» et leur espace littéraire propre, François PARÉ (1994, p. 6) les décrit comme des cultures de la minorisation, insulaires, infériorisées, presque toujours positionnées «contre l'arrogance de l'universel». Il inclut la littérature régionale² parmi les littératures minoritaires. Par analogie, il nous semble intéressant d'envisager l'espace culturel régional comme une zone de confusion, un espace de spécificités d'où émergent des pratiques culturelles singulières et souvent métissées. Davantage encore si cet espace est un territoire frontalier dont l'histoire fut soumise à de multiples influences.

1. Pour emprunter les paroles de Marcel BÉLANGER (1993), nous privilégions l'approche du «champ de bataille» ou de l'étude d'un terrain concret dans lequel s'exprime la culture en action. Par «pratiques culturelles prises dans leur sens restreint», nous entendons les activités de production et de diffusion de la culture.

2. Sur la difficulté de rendre compte des régions, de leurs pratiques littéraires et de la délimitation des corpus régionaux, voir les textes de Micheline CAMBRON et Marie-André BEAUDET, 1995.

Mais faire la preuve d'une vie culturelle originale au Nord-Ouest exige plus que des analyses structurelles raffinées. Des expressions telles que la production et les manifestations artistiques constituent des premiers signes. Ils suggèrent un enracinement dans le passé, dans des genres de vie (minier, agricole et forestier) dont l'histoire reste encore largement à faire.

Il est certain que l'Abitibi-Témiscamingue partage des traits communs à tous les espaces pionniers. Toutefois, les circonstances particulières de son développement ont contribué à marquer différemment le vécu et l'imaginaire des populations fondatrices. C'est sur ces traits que nous insisterons, car s'il est osé de conclure à la naissance d'une micro-culture particulière dans le Nord-Ouest, force est de constater que l'apport de ses créateurs et créatrices à la vie culturelle québécoise revêt des aspects originaux, parfois même non conventionnels, qui s'enracinent dans une façon particulière d'appartenir au Québec.

Notre contribution veut aussi attirer l'attention sur d'autres régions frontalières aux peuplements hétérogènes situées en bordure de territoires dont la culture dominante n'est pas francophone, comme celles des Cantons de l'Est, de l'Outaouais et de la Gaspésie notamment³.

1. *Les singularités de la frange pionnière au Nord-Ouest (1885-1950)*

Il n'est pas dans notre intention de dresser ici une liste exhaustive des particularismes du développement socio-économique de la région du Nord-Ouest québécois⁴. Nous voulons simplement rappeler quelques aspects, dignes d'intérêt, qui permettront de situer l'expérience régionale dans son contexte historique. Comme dans d'autres régions neuves du Québec, la population de la frontière du Nord-Ouest, en s'organisant, a reproduit *avec* nuances la société du Québec «d'en-bas»⁵. Ce sont ces nuances qui nous intéressent surtout.

a. *L'éloignement du Québec central et de l'axe du Saint-Laurent*

Le Nord-Ouest est une région éloignée, séparée de l'Outaouais par les 300 km de forêts et de lacs de la Réserve faunique La Vérendrye, mais surtout mal reliée, et pendant longtemps, au reste du Québec. On atteint le Témiscamingue, le premier ouvert à la colonisation à la fin du XIX^e siècle, par l'Ontario et non par l'Outaouais pourtant situé à proximité. Parrainés par la société de colonisation du diocèse

3. En raison de l'état actuel de la recherche en ce domaine, il nous semble prématuré de nous aventurer dans une histoire comparative.

4. À cet égard voir Odette VINCENT (1995).

5. L'expression est tirée de l'analyse du corpus d'entrevues, *Projet Abitibi-Témiscamingue : western catholique...*, 1978-1980. Les informateurs et informatrices l'utilisent couramment.

d'Ottawa, les premiers colons et les premiers services proviennent de ce diocèse à cheval sur la frontière des deux provinces (RIOPEL, 1995). L'Abitibi, presque inhabitée jusqu'à la construction du chemin de fer transcontinental entre 1909 et 1912, ne sera reliée au reste du Québec par une route carrossable qu'en 1939. Éloignée donc du Québec mais proche de l'Ontario qui se développe en même temps. Par cet éloignement se concrétise une forme d'insularité par rapport au Québec central mais se crée un type d'interdépendance, eu égard à l'Ontario limitrophe.

b. *La proximité de l'Ontario*

Même si elles n'ont pas encore été étudiées de façon systématique, il appert que les relations entre le Nord-Ouest québécois et le Nord-Est ontarien revêtent des formes multiples : économiques, institutionnelles, culturelles. Si cette affirmation concerne davantage le Témiscamingue et l'ouest de l'Abitibi, elle vaut également pour les villes minières de la faille de Cadillac (Rouyn-Noranda, Val-d'Or, Malartic) et la ville industrielle de Témiscaming.

La frontière politique avec l'Ontario, stabilisée en 1930, reste fluide pendant toute la période pionnière et continue de l'être (ASSELIN, 1979 ; BERNARD, 1991). Les migrations de travail, dans les deux sens, favorisent le développement de liens étroits entre les populations du Nord du Québec et de l'Ontario qui se déplacent volontiers en fonction des emplois disponibles. On pourrait citer comme exemple le cas de l'Abitibi Power and Paper Co. qui recrute ses travailleurs saisonniers et permanents des deux côtés du lac Abitibi au début du siècle (GOURD, 1995). On ne s'étonnera pas de voir alors des bûcherons de La Sarre apprendre l'anglais avec l'institutrice du village pour pouvoir travailler en Ontario⁶. Dans l'espace du Témiscamingue rural, entre 1880 et le milieu des années 1920, moment à partir duquel déclinera rapidement la navigation sur le lac Témiscamingue, les marchés et les échanges se font avec la rive ontarienne. Dans les villes minières, le capital et la main-d'œuvre hautement spécialisée proviennent aussi de l'Ontario. Pour toutes ces raisons, il ne serait pas surprenant de constater que la connaissance au moins passive de l'anglais soit plus répandue, plus nécessaire et plus valorisée dans le Nord-Ouest qu'ailleurs au Québec⁷. Économiquement, le Nord-Ouest constitue un espace ouvert aux influences en provenance de l'Ouest du Canada et de l'Ontario auxquels les moyens de transport ferroviaire et routier le relie plus facilement qu'au reste du Québec.

6. Voir l'entrevue 79-31, fonds du *Projet Abbittibi-Témiskaming...*

7. À notre connaissance, il n'existe pas d'étude sur ce phénomène. Cependant, l'analyse du corpus d'entrevues révèle que la connaissance de l'anglais semble courante chez les mineurs, les travailleurs des compagnies forestières (à Témiscaming surtout), les agriculteurs du Témiscamingue frontalier, bref pas seulement parmi l'élite. Lors de la fondation du Collège classique de Rouyn en 1948, les Oblats insistent sur l'importance de l'apprentissage de l'anglais dans le programme scolaire.

Les premiers diocèses, cadres de la vie spirituelle et institutionnelle, ont aussi leurs capitales en Ontario (Pembroke, Haileybury, puis Timmins). Ils desservent des populations de langue française et anglaise réparties dans les deux provinces constituant, aux yeux des autorités ecclésiastiques, une seule et même zone pastorale. Conséquemment, pour les populations de l'ouest de la région, les migrations estudiantines vers les institutions bilingues ou françaises de l'Ontario ne sont pas rares avant la réforme des années 1960. Les collèges et pensionnats d'Ottawa, de Haileybury ou de Sudbury, attirent aussi bien les élèves du Témiscamingue que ceux de la zone de Rouyn-Noranda. Pour les résidents de Témiscaming les réseaux institutionnels s'orientent vers North Bay. De fait, les écoles primaires anglophones y suivent le programme scolaire ontarien jusqu'à la fin des années 1950 (VINCENT, 1995a, ch. 9). Dans le domaine de la santé, les hôpitaux de Cochrane, North Bay et Toronto sont fréquentés par les populations frontalières. L'espace institutionnel de référence n'est pas québécois seulement : avant les années 1960, il englobe aussi celui de la province voisine.

La situation est toutefois différente pour les populations de l'est abitibien pour qui Amos devient la capitale administrative dès la création du diocèse du même nom en 1938. L'évolution du service social régional, à l'origine du Conseil de développement social du Nord-Ouest québécois, l'illustre bien. Alors que le diocèse d'Amos est bien organisé et possède dès la fin du milieu des années 1950 des structures efficaces dans le domaine des services sociaux, il n'existe rien de tel dans la section québécoise du diocèse de Timmins, qui doit composer avec deux législations provinciales en matière de santé et bien-être (VINCENT, 1995a, ch. 13).

On a maintes fois relié cette ouverture à l'Ontario et à l'Ouest canadien au développement d'une culture politique particulière dans le Nord-Ouest québécois. Bien qu'il soit difficile de mesurer l'enracinement réel des mouvements de protestation associés aux tiers partis parmi la population, soit le CCF (*Commonwealth Co-operative Federation*, ancêtre du Nouveau Parti démocratique) et le Crédit social (grâce au charisme de Réal Caouette), l'Abitibi sera la seule région du Québec à élire des candidats de ces partis avant 1950. Les facteurs explicatifs sont multiples, mais le cosmopolitisme et le militantisme des mineurs et l'atmosphère de la frontière, où le poids des traditions est tamisé par l'expérience de l'éloignement et d'une certaine forme d'indépendance, n'y sont probablement pas étrangers. L'idée d'un rapprochement avec le Nord-Est ontarien connaîtra son apogée dans le projet de formation d'une onzième province, incluant le Nord-Ouest québécois et le Nord-Est ontarien, lancé par un homme d'affaires de Val d'Or en 1962. Ce projet sera définitivement oublié en 1968 (MERCIER, 1995).

c. L'origine diverse des populations fondatrices

La frontière du Nord-Ouest se peuple tardivement et rapidement. Aux Algonquins et aux Cris qui occupent le territoire en nomades depuis plus de 5 000 ans s'ajoutent les nouveaux arrivants à partir de la fin du XIX^e siècle. Entre 1885 et 1950, dans le Nord-Ouest, «tout le monde vient d'ailleurs»: un ailleurs familier, dans le cas des migrants en provenance des paroisses rurales du Québec central, un ailleurs exotique dans le cas des groupes en provenance d'Europe centrale et de l'Est (tableaux 1, 2 et 3). À cet égard, l'Abitibi des débuts ressemble davantage à un assemblage de «petites patries» qu'à un terroir traditionnel en expansion. Dans certaines paroisses, la population de chaque rang provient d'une région différente du Québec. Pendant la crise économique, le phénomène de transplantation de citadins sur des terres de colonisation, avec le succès que l'on connaît, affecte davantage l'Abitibi que tout le reste de la province (GOURD, 1995). Au total, 42 nouvelles paroisses sont créées entre 1932 et 1940, doublant d'un seul coup la population rurale de la région (de 30 942 à 72 925 habitants). Au même moment, le développement minier progresse à son rythme propre, provoquant un accroissement démographique intense et attirant une population flottante d'abord, puis de plus en plus stable, composée en grande partie, jusqu'au milieu des années 1950, de travailleurs originaires de l'Europe centrale et de l'Est (VINCENT, 1995b). Des mondes parallèles qui s'installent côte à côte en partageant l'espoir d'améliorer leur sort matériel. Chacun, avec ses réseaux communautaires propres et ses traditions différentes, essaie de transposer, dans sa nouvelle société, les valeurs de sa société de départ.

TABLEAU 1

*Principaux groupes ethniques en Abitibi-Témiscamingue
1931-1951*

| Groupe ethnique | 1931 | 1941 | 1951 |
|-----------------|------|------|-------|
| Polonais | 354 | 885 | 1 510 |
| Ukrainiens | 230 | 847 | 884 |
| Italiens | 225 | 446 | 537 |
| Allemands | 174 | 312 | 504 |
| Tchécoslovaques | 156 | 473 | 350 |
| Finlandais | 294 | 660 | 343 |
| Scandinaves | 270 | 430 | 302 |
| Juifs | 70 | 235 | 181 |

SOURCE : Recensements du Canada, 1931, 1941, 1951.

TABLEAU 2

*Population des principales villes minières de l'Abitibi-Témiscamingue
selon l'origine ethnique en 1941*

| Villes et origines | Nombre | % |
|-----------------------------|--------|-----|
| Rouyn | | |
| Canadienne-française | 6 681 | 76 |
| Canadienne-anglaise | 920 | 10 |
| Européenne | 1 111 | 14 |
| Autre | 96 | |
| Population totale | 8 808 | 100 |
| Noranda | | |
| Canadienne-française | 1 579 | 35 |
| Canadienne-anglaise | 2 065 | 45 |
| Européenne | 893 | 20 |
| Autre | 39 | |
| Population totale | 4 576 | 100 |
| Val-d'Or-Bourlamaque | | |
| Canadienne-française | 3 588 | 61 |
| Canadienne-anglaise | 974 | 16 |
| Européenne | 1 323 | 23 |
| Autre | 45 | |
| Population totale | 5 930 | 100 |
| Malartic | | |
| Canadienne-française | 1 519 | 52 |
| Canadienne-anglaise | 787 | 27 |
| Européenne | 546 | 21 |
| Autre | 43 | |
| Population totale | 2 895 | 100 |

SOURCE : Recensement du Canada, 1941.

d. *L'anomie temporaire*

Comme dans toute zone de peuplement récent, il y a absence relative d'institutions au début, même si dans les paroisses de colonisation, les élites religieuses tentent d'encadrer rapidement les colons. Mais l'effervescence de la frontière atteint un niveau sans doute inégalé dans les camps de *squatters* qui entourent les propriétés minières de Val-d'Or et Malartic notamment. Connus sous les noms de *Paris Valley* ou de *Roc d'Or*, ceux-ci abritent des populations qui, à des degrés divers, partagent

un certain goût de l'aventure et un réel déracinement. Tous vivent une existence précaire sur le plan matériel, colons, travailleurs miniers et forestiers, petits commerçants, etc.

TABLEAU 3

*Évolution de la population des principales villes minières
selon les groupes ethniques, 1931-1961 (%)*

| Villes et origines | 1931 | 1941 | 1961 |
|----------------------|------|------|------|
| Noranda | | | |
| Canadienne-française | 22 | 35 | 62 |
| Canadienne-anglaise | 28 | 45 | 22 |
| Autre | 50 | 20 | 16 |
| Rouyn | | | |
| Canadienne-française | 57 | 76 | 90 |
| Canadienne-anglaise | 14 | 10 | 4 |
| Autre | 29 | 14 | 6 |
| Val-d'Or | | | |
| Canadienne-française | — | 67 | 85 |
| Canadienne-anglaise | — | 8 | 4 |
| Autre | — | 25 | 11 |

SOURCE : Recensements du Canada, 1931, 1941, 1961.

Contrairement aux sociétés rurales où les migrations se font souvent par familles entières, les migrations de travail dans les villes minières sont, au début, le fait d'hommes célibataires. Le taux de masculinité (nombre d'hommes pour 100 femmes) reste plus élevé en Abitibi-Témiscamingue que dans l'ensemble du Québec pendant tout le XX^e siècle (BOILEAU et DUMONT, 1979, p. 67). Pour ces individus, l'assise principale d'organisation sociale n'est pas la famille mais le groupe de travail et la communauté ethnoculturelle. C'est le cas entre autres des mineurs polonais, ukrainiens ou croates de Noranda, Val-d'Or, Malartic ou Duparquet. Dans ces conditions, les salles communautaires ethniques, les baraquements (*bunkhouses*), les maisons de pension, les restaurants et les hôtels deviennent des lieux de sociabilité obligés. Et fréquentés.

Les traits de culture liés au dur travail des mines et de la forêt, aux salaires souvent alléchants, aux solidarités profondes de travail, au goût de l'aventure et de l'audace ont sans doute influencé les rapports sociaux et la micro-culture de la région. Les entrevues de pionniers font souvent référence à cette atmosphère cosmopolite et animée qui imprègne non seulement les villes minières mais aussi les villages

environnants. Dénoncés par la littérature d'expression française, les loisirs illicites prospèrent partout dans les camps miniers des débuts. Certains témoins vont jusqu'à les comparer, dans la décennie 1930, au *Wild West*: passé sulfureux qui mettra des années à disparaître sous la férule des autorités policières et du gouvernement provincial, atmosphère d'itinérance et d'effervescence qui se poursuit encore après la Révolution tranquille avec le développement au nord des nouvelles villes champignons aménagées pour l'exploitation de gisements miniers ou des chantiers hydro-électriques de la Baie James. C'est le cas en particulier des villes de Matagami, de Lebel-sur-Quévillon, de Joutel. Dans ce sens, l'atmosphère de frontière se prolonge au-delà de la période de colonisation qui, elle, s'achève bel et bien au milieu des années 1950.

e. *L'esprit d'entreprise et de construction*

Exacerbée par la situation d'éloignement du Québec central, la nécessité de compter sur ses propres moyens encourage le développement d'une forme d'inventivité ou d'esprit d'entreprise⁸, l'isolement et la relative difficulté d'accès aux services institutionnels nourrissant cet état de fait. Même si le succès ne couronne pas toutes les initiatives, dont plusieurs étaient plus ou moins vouées à l'échec dès le début, il fallait une bonne dose d'énergie et d'espoir pour «monter» en Abitibi-Témiscamingue à la période pionnière... et y rester. On cite souvent comme exemple de succès l'expérience des chantiers coopératifs ou encore de la colonisation de Guyenne⁹. Il est difficile de mesurer adéquatement les conséquences de ces acharnements, avec leurs réussites et leurs échecs, sur la formation d'une mentalité particulière. Retenons néanmoins le développement d'une forme d'attachement opiniâtre au pays (pour ceux qui restent) parfois difficile à comprendre de l'extérieur.

f. *Une zone de transition à la frontière nordique*

Non seulement à cause des paysages mais aussi en fonction des idéologies territoriales dont celle de la Conquête du Nord ne fut pas la moindre¹⁰, la stratégie de déploiement vers le nord est demeurée longtemps associée à la mentalité des pionniers et ressurgit dès que de nouvelles possibilités de développement se manifestent. Ainsi, à la fin de la décennie 1960, l'Ordre des Conquérants du Nord de La Sarre lance le projet de la Porte du Nord, soit la construction d'une route reliant Villebois

8. On ne sait plus comment nommer cette nécessité de la débrouillardise ou de l'esprit d'invention associés à la vie en milieu pionnier.

9. L'expérience communautaire de Guyenne est peut-être l'exemple le plus connu de la tradition coopérative en Abitibi. Voir Robert LAPLANTE (1994).

10. Sur les idéologies territoriales concernant le Nord, le développement nordique et ses liens avec la colonisation de l'Abitibi, voir Christian MORRISONNEAU (1978) et Maurice ASSELIN (1982).

à la Baie James (MERCIER, 1995, p. 649-650). Dans l'espoir de profiter des retombées des projets de développement hydro-électrique qui s'annoncent, la population réalise à même ses propres ressources la construction d'une route dont le tracé ne sera pas retenu par le Gouvernement mais qui servira néanmoins de voie de pénétration pour l'exploitation minière au nord de La Sarre. Un autre exemple typique d'esprit d'entreprise communautaire exposé dans le film de Pierre Perreault *Gens d'Abitibi*.

Ces quelques caractéristiques veulent servir de toile de fond à une analyse sommaire du paysage culturel régional dans son évolution d'ensemble. Conçu comme une synthèse vécue des réalités du Québec «d'en-bas», du Nord ontarien et de l'Ouest canadien, l'espace régional se révèle un milieu de vie hétérogène et diversifié doté d'une histoire relativement courte. Cet héritage du passé (fluidité des traditions, rapidité des adaptations, sens de l'aventure, hétérogénéité de la population) explique en grande partie l'audace, le modernisme, le dynamisme des pratiques culturelles observées en Abitibi-Témiscamingue (CHAGNON ET GREUSARD, 1995) malgré les handicaps bien réels que continuent de représenter l'éloignement, la distance, la faiblesse du marché régional.

2. *Les réalités de l'Abitibi-Témiscamingue, imaginaire québécois et pratiques culturelles (1885-1995)*

Quand ils découvrent la singularité de la contribution abitibienne à la culture québécoise, les observateurs ont tendance à s'étonner des pratiques et de la production culturelles, soit parce que leur caractère composite et résolument moderne ne correspondrait pas tout à fait à un hypothétique modèle québécois traditionnel, soit parce que l'éloignement, la position frontalière, la multiplicité des influences ferait de cette région une réalité à part (Possibles, 1982; CHAGNON ET GREUSARD, 1995). En effet étant données les circonstances historiques qui ont présidé à son développement, l'Abitibi-Témiscamingue condense des caractéristiques communes à plusieurs mondes.

a. *Faire valoir ce que le Nord-ouest a de particulier (1885-1960)*

Ce titre est la reprise d'une expression tirée de l'avertissement au lecteur du premier roman écrit en Abitibi, *Le pays du domaine*. L'auteur, Jean-Ulrich DUMONT (1938) rappelle ainsi son intention de produire une œuvre d'inspiration régionale. Le Nord-Ouest dont il est question dans ce roman est un pays de colonisation idéalisé où le succès des colons tient davantage à leur courage et à leur persistance, à leur capacité d'abattre les difficultés et les arbres encore debout, qu'aux ressources offertes par le milieu et aux fruits du défrichement de terres neuves¹¹. Prenant cette obser-

11. L'ouvrage de Dumont est étudié dans les écoles de l'Abitibi-Témiscamingue dans les années suivant sa parution.

vation comme point de départ d'une analyse rapide des premières manifestations culturelles, nous retenons les caractéristiques suivantes de la vie culturelle en voie d'organisation.

Ce que le Nord-Ouest a de particulier, c'est d'abord le développement parallèle d'un double réseau d'institutions culturelles au service des deux communautés linguistiques principales, anglaise et française. Chaque groupe perçoit les réalités rurales et urbaines différemment selon les intérêts propres de chacun. Dans la presse, le cinéma et la littérature d'expression anglaise, on observe un intérêt marqué pour le développement minier et ses retombées. Le nom même des journaux publiés en langue anglaise, une douzaine entre 1920 et 1950, illustre ce trait à l'envi (*Copper Gold Area, Rouyn Miner, Val-D'Or Star, Goldfields Express*). Dans la presse (*La Frontière, L'Abitibi / La Gazette du Nord*), le cinéma et la littérature d'expression française, l'accent porte sur la promotion des terres neuves. Hormis le roman de Marie LEFRANC, *La rivière solitaire* (1934), qui n'oblité pas les facettes illusoire de l'aventure pionnière, la propagande parle plus fort que la réalité dans ces ouvrages aux descriptions idylliques. Le regard que posent sur le développement anarchique des villes minières les auteurs anglophones, dans leurs œuvres, diffère sensiblement de celui qu'on remarque chez les auteurs francophones. Alors que les premiers racontent avec humour et dans les menus détails les péripéties de la prospection minière et du développement spontané des villes champignons¹², les seconds, obnubilés par «la mine qui dure toujours : l'agriculture», s'attardent plutôt à en stigmatiser les débordements¹³. Deux mondes parallèles.

Ce double réseau culturel n'est pas propre au Nord-Ouest. Plusieurs régions du Québec ont connu l'équivalent à différents degrés¹⁴. Cependant, en raison de la proximité de l'Ontario, la culture anglaise est fortement ancrée et bien organisée dans les villes minières, d'autant plus que les membres des communautés ethniques (Polonais, Ukrainiens, Russes, Finlandais) s'y joignent graduellement. Ces groupes ethniques, tout en partageant la condition sociale des Canadiens français, s'intègrent à la communauté canadienne-anglaise par le biais des institutions scolaires et religieuses. Pour un temps, jusqu'au milieu des années 1950, les réseaux culturels incluent un ensemble de salles communautaires ethniques offrant des activités diverses dont l'apprentissage des langues d'origine et des instruments de musique traditionnels (mandoline, balalaïka et autres). De plus, ces salles accueillent des troupes de théâtre et des manifestations musicales en provenance de villes ontariennes. Bien que le degré d'interpénétration des cultures reste encore un élément inconnu, il est permis de poser l'hypothèse d'une certaine ouverture à la différence dans ces centres

12. Voir Joan WALKER (1954), Charles GRAHAM (1962) et Marie SYLVAIN (1964).

13. Voir Émile BENOIST (1938) et Damase POTVIN (1942).

14. Il serait intéressant à cet égard de comparer la région du Nord-Ouest à celles des Cantons de l'Est, de la Gaspésie et de l'Outaouais qui présentent, à des périodes légèrement différentes, des profils semblables.

miniers où les ghettos ethniques n'existent pas et où on se côtoie quotidiennement au travail et dans les lieux de socialisation interethniques que sont les salles communautaires et les restaurants.

Dans certains secteurs culturels, on peut noter des échanges entre les deux communautés. Au théâtre, la première troupe professionnelle apparaît du côté anglophone (*Noranda Player's Guild*) et son exemple ne sera pas sans influencer l'organisation des premières troupes semi-professionnelles francophones dans les années 1960 à Rouyn-Noranda. La filiation entre elle et la première troupe francophone (*La Poudrerie*) se manifeste principalement dans la continuité du répertoire, la composition de la troupe, le public visé et le matériel transmis de l'une à l'autre (LECLERCQ, CÔTÉ et LIZÉ, 1995, p. 99). Ses premières pièces seront des traductions de comédies musicales américaines, mais elle s'orientera rapidement vers le répertoire d'auteurs québécois. Dans le domaine des arts visuels, les premiers regroupements ou guildes sont associés à la *Northern Ontario Art Association* qui inclue aussi les villes du Nord-Est ontarien (DE ROUSSAN et RUPH, 1990, p. 9). La lutte pour le contrôle des ondes se poursuit pendant une dizaine d'années entre les intérêts anglophones et francophones avant d'aboutir à la formation du quasi-monopole exercé par Radio-Nord à partir de 1948. Pendant toutes ces années, la radio abitibienne est rattachée au réseau *Northern Broadcasting* dont les autres stations sont situées à Timmins et Kirkland Lake. Sur le plan de la diffusion, il est difficile de dissocier l'Abitibi de l'époque du Nord-Est ontarien.

Dans les colonies et les villages du Témiscamingue et de l'Abitibi rural, la culture traditionnelle canadienne-française domine. L'arrivée simultanée de populations originaires de différents villages du Québec central favorise une adaptation rapide aux « petites cultures » des villages d'en-bas. Une informatrice l'exprime en ces termes : « Des gens de partout... Il fallait s'habituer à penser autrement¹⁵ ». Un autre témoignage souligne également la diversité des influences : « Les gens de l'Abitibi étaient bien différents... Nos voisins venaient du Lac-St-Jean, des Bois-Francs, de la Mauricie, d'un peu partout dans la province » (DESLAURIERS, 1982). En ce sens et même dans les villages de colonisation, le Nord-Ouest apparaît comme une collectivité ouverte, aux racines bien courtes. Une société où les adaptations doivent être rapides. Dans ce contexte, il nous semble difficile d'envisager la transplantation des communautés rurales en Abitibi comme une simple reproduction de celles des villages d'en-bas. D'autant plus que le monde minier et sa dynamique a vite fait de pénétrer les espaces ruraux¹⁶.

15. Voir l'entrevue 79-17, *Projet Abbittibi-Témiskaming...*, 1978-1980. Une autre informatrice dit plutôt : « Toutes sortes de manières, toutes sortes de monde... », entrevue 78-1. Cette réflexion est présente dans plusieurs témoignages oraux.

16. À ce propos voir SIMON TREMBLAY (1982) et Jean-Pierre DUPUIS (1993).

Pendant toute cette période, l'élan de la région frontière s'alimente à une mobilisation de forces individuelles et collectives attirées autant par les ressources du sol que par celles du sous-sol. Les deux courants principaux d'occupation de l'espace, le mouvement de colonisation et le Klondike québécois, ont pour effet de transformer le Nord-Ouest en terre de cohabitation de plusieurs mondes, à la fois étanches et reliés par des oppositions et des solidarités typiques des pays neufs. La diversité des cultures et des réseaux communautaires, l'influence de la culture ontarienne limitrophe, et par elle, de la culture américaine, contribuent à faire du Nord-Ouest un espace culturel qui déborde le territoire québécois.

b. *Démystifier et réinventer l'Abitibi-Témiscamingue (1960-1995)*

Avec la décennie des années soixante s'amorce un exode démographique important surtout parmi la population jeune et celle des communautés ethniques de l'Abitibi-Témiscamingue (MERCIER, 1995). Pour ceux qui restent, les racines sont maintenant en région. L'Abitibi-Témiscamingue est de moins en moins un espace de transition et devient un milieu ethnique plus homogène. Les représentations de la région s'en trouveront transformées. Comme dans l'ensemble du Québec, la vie culturelle connaît un tournant décisif dans les années 1970, eu égard aux politiques gouvernementales en matière de régionalisation des loisirs et de la culture. Mais la principale caractéristique de cette période reste la percée significative d'une première génération de créateurs et créatrices nés en Abitibi-Témiscamingue. Leur production et leur contribution à la vie culturelle québécoise s'enracinent dans l'expérience du Nord-Ouest, transportant ses réalités jusque dans l'imaginaire québécois. Par rapport à la période précédente, la «nouvelle culture régionale» en émergence manifeste plus la conscience de son ancrage dans l'espace et la territorialité que la mise en valeur d'un sentiment d'appartenance (HARVEY et FORTIN, 1995, p. 34). Mais si on ne parle pas nécessairement de son pays dans une œuvre de création, il est toujours là entre les lignes.

c. *Tourner pour dire : le cinéma*

C'est le cinéma qui le premier jettera un regard critique sur la période de la colonisation et ses échecs occultés. Dans la foulée des cinéastes formés à la section française de l'ONF, Pierre Perrault inaugure avec quatre films, tournés entre 1975 et 1980 en Abitibi, la grande période de démystification de «la belle aventure abitibiennne»¹⁷. Du cinéma direct, né des expériences d'animation populaire et du dynamisme du milieu cinématographique dans les institutions régionales, sortira le cinéma produit en région, par des gens de la région, un cinéma de conscientisation qui s'éloigne par choix du divertissement.

17. Ces films sont *Un royaume vous attend* (1975), *Le retour à la terre* (1976), *C'était un Québécois en Bretagne*, *Madame* (1978) et *Gens d'Abitibi* (1980).

Son objectif de «dire autrement» l'amène à aborder de front les dures réalités régionales. Les productions de l'équipe d'*Abbitibbi Blue Print* et du cinéaste André Blanchard privilégient la parole populaire et les sujets tabous de l'exode des jeunes vers les grands centres, des grandeurs et misères des pionniers et pionnières de la région, de la pollution, ses effets sur les populations et la longue incurie des compagnies face à ce problème.

Dans la continuité de la Semaine du cinéma régional s'inscrit la manifestation la plus tangible du ferment cinématographique régional, la présentation du Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue, créé en 1981. Sans cinéma produit en région, il n'y aurait pas eu de festival. Présenté comme un symbole de l'audace abitibienne, l'événement mobilise les cinéphiles de la région autour d'une série de courts et de longs métrages sélectionnés parmi des primeurs et agrémentés par la venue de vedettes nationales et internationales. Aussi dures les réalités, aussi tenace la volonté de transcender le stigmate de l'éloignement. Rouyn-Noranda, dans la publicité de l'événement, est aussi éloignée de Montréal que de Toronto. D'une certaine façon, les frontières n'ont jamais été que fluides.

Ces expériences cinématographiques se produisent parallèlement à une redécouverte et une mise en valeur de l'histoire de la région. Les initiatives de diffusion de l'histoire vont de la mise sur pied d'un centre d'archives consacré à la documentation en histoire régionale, sept ans avant l'ouverture d'un bureau des Archives nationales du Québec en Abitibi-Témiscamingue, jusqu'à la création des *Cahiers d'histoire* du Cégep. Ces efforts pour connaître et faire connaître le passé encore récent témoignent aussi d'une volonté de prendre la parole. Dans l'histoire générale du Québec, la région se trouve à la marge et est bien peu présente dans le paysage d'ensemble, à l'image de son poids politique et démographique.

d. *Écrire et chanter l'Abitibi-Témiscamingue*

Au carrefour de la culture traditionnelle des villages de colonisation et de la culture américano-ontarienne à proximité, la chanson abitibienne pénètre le répertoire québécois par la composition audacieuse de Raoul Duguay, *La bittt à tibi* (1975). Les images utilisées par Duguay s'inscrivent dans la veine démystificatrice choisie par le cinéma régional et rappellent que la réalité québécoise, c'est aussi celle du pays nordique, des terres de roches et de l'exploitation minière.

Encore davantage, les compositions de Richard Desjardins, qui mettra plusieurs années avant de s'illustrer sur la scène nationale et internationale, réalisent une synthèse de textes poétiques d'inspiration française et de musiques aux rythmes d'Amérique. Il exprime en ces termes sa double appartenance, son métissage «suspect» avec l'étranger: «J'ai toujours suivi de près la littérature américaine et anglaise. Je sais de quoi ils parlent et à quoi ils font référence. Je connais bien leur symbolique. La même chose du côté français. Que j'en sois conscient ou non, j'ai

peut-être opéré une sorte de fusion» (DESJARDINS, 1992). On ne saurait mieux traduire la situation-carrefour de sa région d'origine. La tradition musicale populaire en Abitibi a toujours été marquée par les tournées d'artistes américains et les circuits empruntés par les artistes régionaux s'orientent tout naturellement vers les clubs et les petites salles de l'Ontario. De même, la chanson *country-western* est bien enracinée dans les villes et villages et omniprésente sur les ondes des radios régionales. Il ne s'agit pas ici de nier la présence d'une tradition française, aussi présente par le réseau des radios locales et des boîtes à chansons, mais de souligner que cette influence n'est pas la seule.

Les écrivains de Val-d'Or, à l'origine du premier regroupement régional d'écrivains (1983), soulignent également l'effet tonique et stimulant de la coexistence multiethnique et de l'exubérance des villes-champignons pour expliquer l'origine de leur mouvement (CHABOT, 1985). Les premières maisons d'éditions régionales encouragent la diffusion de la littérature autochtone. Un recueil de poésie publié récemment en trois langues, français, algonquin et anglais, *Un sentier de mocassins / A Mocassin Trail / Mikanawe Obanikigine*, deviendra un véritable *best-seller*.

Dans les milieux de la critique littéraire, on souligne l'importance de l'Abitibi et de Noranda dans la production romanesque récente. Les romans et nouvelles de Jeanne-Mance Delisle, Lise Bissonnette, Louise Desjardins, Pierre Yergeau, Jacques Michaud, Joël Champetier, Paule Doyon, Suzanne Jacob, interrogent à leur façon l'homogénéité culturelle québécoise en y insérant les réalités du Nord-Ouest. À travers la dramaturgie, le roman, la nouvelle et la poésie, le pays de l'imaginaire témiscabiten¹⁸ apparaît tout à tour jeune, isolé, pluraliste, métissé, un pays de terres arides, aux espaces immenses, sans horizon, sans limite, un pays dont les habitants compensent les lacunes par l'audace.

Il n'existe pas d'analyse systématique de la production littéraire d'inspiration régionale. Par le prisme de la création, les pays de l'Abitibi qui émergent de ces œuvres sont aussi divers que les artistes qui en sont les créateurs et créatrices, mais l'exercice permettrait de découvrir quelques constantes liées, entre autres, au caractère multiple de l'origine de ses populations.

Autour des dures réalités de la frontière et des échecs de la colonisation encore récents, se bâtissent les univers romanesques de Jeanne-Mance DELISLE et de Jacques MICHAUD¹⁹. Le regard cette fois n'est ni idyllique, ni idéalisé comme à la période précédente. Il s'agit plutôt de présenter les réalités féroces et crues de l'aventure

18. Le terme témiscabiten est un raccourci dont l'utilisation ne fait pas l'unanimité chez la population régionale.

19. Jeann-Mance Delisle, auteure et dramaturge, obtient le prix du Gouverneur général en 1987 pour sa pièce de théâtre *Un oiseau vivant dans la gueule*. Ses *Nouvelles d'Abitibi* (1991) et le *Marie-Clarisse* (1993) de Jacques MICHAUD mettent en scène des personnages confrontés aux dures réalités du milieu pionnier.

sur des terres adoptées de force qui n'ont pas tenu leurs promesses. Dans le cas de Jeanne-Mance Delisle, avec une violence verbale à la mesure des aspérités du réel. Dans le cas de Michaud, avec tendresse. Mais sa poésie narrative pose les mêmes interrogations lancinantes à propos des misères collectives des pionniers sur ces terres de recommencement (MICHAUD, 1985).

Le passé multiethnique des villes minières inspire l'œuvre romanesque de Lise BISSONNETTE (*Marie suivait l'été*) et Louise DESJARDINS (*La love*). Les deux auteures partagent une «écriture de frontière»: la première par son souci de créer un monde mal intégré par les Québécois, celui d'une frontière située à la rencontre de deux mondes culturels, la seconde, par son écriture même qui joue sur plus d'un niveau de langue et emprunte directement à la tradition narrative canadienne-anglaise (DESJARDINS, 1992). Dans ce sens, les contacts langagiers et culturels du milieu d'origine mènent à l'évocation d'une Abitibi intériorisée, urbaine et plurielle.

L'Abitibi des paysages, celle que la poésie réinvente, c'est celle de la réalité nordique, des terres arides, des décors sauvages, de la luminosité cristalline des ciels sans horizon. Celle aussi des paysages humanisés par les «faiseux de pays» de Margot LEMIRE (1990) ou les mineurs condamnés de Daniel ST-GERMAIN (1984). La nature abitibienne est omniprésente également dans la saga de Bernard CLAVEL qui s'étend sur six romans. L'œuvre de Denys CHABOT, *L'Eldorado dans les glaces*, avec son imagerie glacée et son récit euphorique, aura sans doute permis à l'Abitibi d'entrer dans l'espace imaginaire québécois. Accueilli comme un roman fantastique et déterritorialisé, l'ouvrage sera associé par la critique à l'éclatement du roman québécois et à la modernité.

e. *Créer et... sortir de l'Abitibi-Témiscamingue*

«Être artiste en Abitibi-Témiscamingue n'est pas une sinécure» (DE ROUSSAN et RUPH, 1990, p. 14). Cette boutade illustre bien les contraintes du milieu: marché réduit, rareté des salles d'exposition et de spectacles, nécessité pour les producteurs et les diffuseurs de viser l'ensemble du public pour survivre. Quand on s'étonne du dynamisme des pratiques culturelles en Abitibi-Témiscamingue, c'est à ces contraintes que l'on songe d'abord et à la «double excentricité» de ses créateurs et créatrices (BISSONNETTE, 1996). Il n'est pas facile de vivre et de créer dans un environnement qui a toujours comme une saveur d'insuffisance ou d'étroitesse.

L'éloignement entraîne des difficultés de diffusion dans toutes les disciplines. Les médias de masse parlent peu des réalisations artistiques hors des grands centres. Les artistes en arts visuels en savent quelque chose. La distance n'est pas que symbolique, elle se traduit en frais de voyages et en contacts difficiles à maintenir. Les conséquences sont moins graves pour les écrivains: Joël Champetier, par exemple, dirige la revue *Solaris* du Témiscamingue. Même si dans l'imaginaire abitibien les distances sont relatives et finissent par se laisser oublier et même s'il existe plusieurs

façons de remédier à l'éloignement, le handicap reste bien réel. Les solutions pour y remédier sont tout aussi audacieuses, comme la Biennale internationale d'art miniature du Témiscamingue ou le Festival du cinéma international.

*

* *

Dans une première partie, nous avons tenté de contextualiser le développement historique de l'Abitibi-Témiscamingue en regard de l'histoire québécoise. Dans la seconde, un rapide survol des activités culturelles a permis de mettre en évidence les signes d'une vitalité artistique qui suscite l'étonnement par sa modernité et son dynamisme. Pour que cela se produise, il a fallu qu'il se développât un milieu culturel qui fût le lieu d'incubation de créations artistiques marquées par une histoire qui comporte ses particularités mais qui ne s'est jamais déroulée dans l'isolement malgré l'éloignement.

D'autres ouvrages (CORIN, *et al.*, 1990) ont identifié certains éléments de la micro-culture régionale de l'Abitibi-Témiscamingue: les grands espaces, les caractéristiques nordiques, le maintien d'une idéologie de la construction, l'importance de compter sur ses propres forces et moyens. Il faudrait sans doute une analyse systématique des œuvres produites en région pour confirmer ces énoncés, mais il nous semble qu'une lecture historicisée de la région permet d'amorcer la compréhension. À la période pionnière, le sentiment d'isolement par rapport au Québec est compensé, d'une certaine façon, par l'ouverture à l'ouest (Est ontarien et Ouest canadien). L'isolement n'est jamais total et l'étude de l'évolution des manifestations artistiques doit en tenir compte. La tradition canadienne-française en Abitibi-Témiscamingue a été tamisée et influencée par le rythme de l'industrie minière et sa pluralité ethnoculturelle, la proximité de l'Ontario, la nécessité de compter sur ses propres moyens. C'est à cette nécessaire autonomie que font référence les jeunes artistes originaires de la région quand ils soulignent comment ceux qui sont restés (leurs parents?), étaient les plus débrouillards (CHAGNON ET GREUSARD, 1995).

Par ailleurs, l'homogénéisation ethnique et la montée du rôle de l'État dans le domaine de la culture après 1970 permet à la vie culturelle régionale de s'intégrer davantage à la culture québécoise sans toutefois oblitérer totalement les caractéristiques apparues à la période pionnière. Là encore, une étude systématique des œuvres produites en région (cinéma, théâtre, poésie, romans) permettrait de préciser comment ces influences diverses ressurgissent dans la production artistique. À première vue, les personnages des romans de Lise Bissonnette, de Louise Desjardins et de Jeanne-Mance Delisle, la poésie de Daniel St-Germain sur le sort des mineurs ou celle de Raymond Godard sur la géographie nordique, les films d'*Abbitibbi Blue Print* témoignent tous de ces influences multiples.

Dans le domaine des arts visuels, du théâtre, de la littérature, l'exiguïté est encore perçue comme une singularité qui lutte pour sa survie (PARÉ, 1994, p. 158).

Dans ce sens, il ne faut pas s'étonner de l'indigence de la recherche. L'espace régional, est encore vu comme un espace de spécificités conquis de peine et de misère, comme à la période pionnière : « En Abitibi, on n'attend pas que les choses vous tombent dans la bouche. On passe à l'action. » (CHAGNON ET GREUSARD, 1995, p. 46.) De là vient probablement le dynamisme que l'on attribue aux initiatives régionales dans l'espace culturel du Nord-Ouest québécois.

Nous avons essayé de préciser les circonstances historiques qui ont fait de l'Abitibi-Témiscamingue un espace culturel situé au carrefour d'influences multiples. Dans la mesure où il nous semble pertinent de considérer le cadre régional comme espace culturel significatif, eu égard à notre connaissance de la culture québécoise perçue dans sa diversité, on ne peut que souhaiter la multiplication des recherches portant sur les régions frontalières et leurs pratiques culturelles.

Odette VINCENT

INRS-Culture et société.

BIBLIOGRAPHIE

- ASSELIN, Maurice, « Le rôle de la FRONTIERE dans les relations entre le Nord-ouest québécois et l'Ontario », dans *De l'Abbitibi-Témiscaming*, 5, Collège du Nord-ouest québécois. 1979
- ASSELIN, Maurice, *La colonisation de l'Abitibi, un projet géopolitique*, Rouyn-Noranda, Collège de l'Abitibi-Témiscamingue. (Travaux de recherche, 4.) 1982
- BÉLANGER, Marcel, « Qu'est-ce que le terrain ? », dans : Gérard BOUCHARD et Serge COURVILLE (dirs), *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 177-181. 1993
- BENOIST, Émile, *L'Abitibi, pays de l'or*, Montréal, Éditions du Zodiaque. 1938
- BERNARD, Roger, *Le travail et l'espoir. Migrations, développement économique et mobilité sociale*, Québec / Ontario, 1900-1985, Hearst, Le Nordir. 1991
- BISSONNETTE, Lise, *Marie suivait l'été*, Montréal et Paris, Boréal et Seuil. 1992
- BISSONNETTE, Lise, « Double excentricité », *Le Devoir*, 24 mars, B 3. 1996
- BOILEAU, Gilles et Monique DUMONT, *L'Abitibi-Témiscamingue*, Québec, Éditeur officiel du Québec, Ministère des Communications. 1979
- BOUCHARD, Gérard et Serge COURVILLE, *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval. 1993
- CAMBRON, Micheline et Marie-Andrée BEAUDET, « Le concept de littérature régionale », dans : Fernand HARVEY (dir.), *La région culturelle, problématique interdisciplinaire*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 143-165. 1994
- CHABOT, Denys, *Val-d'Or, pivot littéraire*, manuscrit, Val-d'Or, s.n., n.p. 1985

- CHABOT, Denys, *L'Eldorado dans les glaces*, Montréal, Hurtubise HMH.
1978
- CHAGNON, Johanne et André GREUSARD, « Dossier Abitibi-Témiscamingue », *Esse*, 27 : 31-70.
1995
- CORIN, Ellen E., Gilles BIBEAU, Robert LAPLANTE et Jean-Claude MARTIN, « Ethnographie d'une culture régionale », dans *Comprendre pour soigner autrement*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 51-87.
- DELISLE, Jeanne-Mance, *Un oiseau vivant dans la gueule*, Montréal, Les éditions de la pleine lune.
1987
- DELISLE, Jeanne-Mance, *Nouvelles d'Abitibi*, Montréal, Les éditions de la pleine lune.
1991
- DE ROUSSAN, Jacques et François RUPH, *Abitibi-Témiscamingue en peinture*, Pointe-Claire, Roussan Éditeur inc.
1990
- DESJARDINS, Louise, « L'ouverture de l'espace », dans *Arcade : les urbaines*, 56 : 51-18.
1992
- DESJARDINS, Louise, *La love*, Montréal, Leméac.
1993
- DESJARDINS, Richard, dans *Le compositeur canadien*, 11.
1992
- DESLAURIERS, Jean-Pierre, « Moé, je viens de l'Abitibi », *Possibles*, 6, 2 : 15-19.
1982
- DUMONT, Jean-Ulrich, *Le pays du domaine*, Amos, s.n.
1938
- DUPOIS, Jean-Pierre, « Le développement minier de l'Abitibi : les projets de colons », *Recherches socio-graphiques*, XXXIV, 2 : 233-260.
1993
- GOURD, Benoît-Beaudry, « L'abitibi-Témiscamingue minier, 1910-1950 », dans : Odette VINCENT (dir.), 1995 *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 283-320. (Les Régions du Québec, 7.)
- GRAHAM, Charles, *Boomer Ballads of the High North*.
1962
- GUMUCHIAN, Hervé, *À la périphérie de la périphérie : l'espace rural et le concept de fragilité en Abitibi*, 1990 Montréal, Université de Montréal, Département de géographie. (Notes et documents, 90-01.)
- HARVEY, Fernand (dir.), *La région culturelle, problématique interdisciplinaire*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
1994
- HARVEY, Fernand et Andrée FORTIN (dirs), *La nouvelle culture régionale*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
1995
- LANTHIER, Pierre et Guildo ROUSSEAU (dirs), *La Culture inventée. Les stratégies culturelles aux 19^e et 20^e siècles*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
1992
- LAPLANTE, Robert, *Guyenne, village coopératif. « La petite Russie »*, Paris, Les éditions de l'École normale supérieure de Cachan.
1994
- LECLERCQ, Marie-Claude, Jean-Guy CÔTÉ et Claude LIZÉ, « Procès d'institution : le théâtre à Rouyn-Noranda, 1922-1994 », dans : Fernand HARVEY et Andrée FORTIN (dirs), *La nouvelle culture régionale*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 97-133.

- LEMIRE, Margot, *Mon cœur jamais*, Val-d'Or, Éditions Meera.
1990
- MARTIN, Jean, « Les aspects territoriaux de l'évolution culturelle du Québec », dans : Gérard BOUCHARD et Serge COURVILLE (dirs), *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 407-442.
- MERCIER, Clément, « Vie politique, mouvements sociaux et conscience régionale », dans : Odette VINCENT (dir.), *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 609-655. (Les Régions du Québec, 7.)
- MICHAUD, Jacques, *La terre qui ne commence pas*, Hull, Les éditions Asticou.
1981
- MICHAUD, Jacques, *Tous bords, tous côtés, poème narratif*, Ottawa, Les éditions du Vermillon.
1985
- MICHAUD, Jacques, *Marie-Clarisse*, Hull, Éditions Vents d'Ouest & Jacques Michaud.
1993
- MORRISONNEAU, Christian, *La Terre promise. Le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH.
1978
- PARÉ, François, *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst, Le Nordir.
1994
- Possibles, *Abitibi, la voie du Nord*, 6, 2.
1982
- POTVIN, Damase, *Sous le signe du quartz : histoire romancée des mines du nord-ouest du Québec*, 1942 Montréal, Éditions Bernard Valiquette.
- Projet Abitibi-Témiscamingue : western catholique, Klondyke québécois. Le vécu en Abitibi-Témiscamingue, 1880-1950, recherche en histoire orale*, Rouyn-Noranda, Productions Abitibi-Témiscamingue inc., 73 entrevues.
- RIOPEL, Marc, « L'ouverture et le développement du Témiscamingue, 1885-1930 », dans : Odette VINCENT (dir.), *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 165-196. (Les Régions du Québec, 7.)
- ST-GERMAIN, Daniel, *Totems*, Val-d'Or, Éditions Meera.
1984
- SYLVAIN, Marie, *Of men and man*.
1964
- TREMBLAY, Simon, « La colonisation agricole et le développement du capitalisme en Abitibi, de 1912 à 1950 », *Anthropologie et sociétés*, 6, 1 : 229-253.
- VINCENT, Odette (dir.), *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture. (Les Régions du Québec, 7.)
- VINCENT, Odette (dir.), « Des mondes parallèles ? Groupes ethniques, activités politiques et réseaux communautaires dans l'espace abitibien, 1920-1955 », *Bulletin du regroupement de chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec (RCHTQ)*, 63, 21, 3 : 31-41.
- WALKER, Joan, *Pardon my parka*, Toronto, McClelland & Stewart Ltd.
1954